

32 *Les Egaremens du Cœur*
votre malheur. Mais, ajouta-t-elle, je remarque que depuis long-tems vous me parlez sur ce sujet; & si je ne me trompe, une déclaration ne vous paroît embarrassante, que parce que vous en avez une à faire.

Madame de Lursay, en faisant cette obligeante réflexion, me regarda fixement, & d'un air si animé, qu'il acheva de me décontenancer.

Votre silence & votre embarras, continua-t-elle, m'apprennent que j'ai deviné juste; mais je ne prétends me servir du secret que je vous ai surpris, que pour vous tirer d'erreur, & vous être utile, si je le puis. Je veux d'abord que vous me disiez quel est votre choix; jeune, & sans expérience comme vous êtes, peut-être l'avez-vous fait trop légèrement. S'il n'est pas digne de vous, je vous plains; mais ce n'est pas encore assez: mes conseils peuvent vous aider à détruire une passion, ou pour mieux dire, une fantaisie qui, selon ce que je vois, n'a point encore été nourrie par l'espérance, & dont par conséquent je vous montrerois le ridicule plus aisément: si, au contraire, votre choix est tel que l'honneur ni la raison ne puissent en murmurer, loin

Et de l'Esprit. 33
d'arracher de votre cœur l'objet que vous y avez placé, je pourrai vous apprendre à lui plaire, & moi-même vous avertir de vos progrès.

Cette proposition de Madame de Lursay me surprit: quoique ses façons n'eussent rien de sévère, que même ses yeux me parlèrent le langage le plus doux, je ne me sentis pas la force de lui répondre. Mes regards erroient sur elle sans oser s'y fixer: je craignois qu'elle ne s'aperçût de mon trouble; & je ne rompis le silence que par un soupir que je tâchai vainement de lui dérober.

Mais que vous êtes jeune! me dit-elle avec un air de bonté: je ne puis plus douter que vous n'aimiez; votre silence ajoute encore à votre tourment. Que savez-vous? peut-être êtes-vous plus aimé que vous n'aimez vous-même: n'en seroit-ce donc rien pour vous que le plaisir de vous l'entendre dire? En un mot, Meilcour, je le veux; mon amitié pour vous m'oblige de prendre ce ton, dites-moi qui vous aimez. Ah! Madame, répondis-je en tremblant, je serois bientôt puni de l'avoir dit.

Dans la situation présente, ce discours n'étoit point équivoque; aussi

Madame de Lursay l'entendit-elle ; mais ce n'étoit pas encore assez , & elle feignit de ne m'avoir pas compris.

Que prétendez-vous dire ? reprit-elle en radoucissant sa voix : vous seriez bientôt puni de l'avoir dit ? Croyez-vous que je fusse indiscrete ? Non , repliquai-je , ce ne seroit pas ce que je craindrois ; mais , Madame , si c'étoit une personne telle que vous que j'aimasse , à quoi me serviroit-il de le lui dire ? A rien peut-être , répondit-elle en rougissant. Je n'ai donc pas de tort , repris-je , de m'opiniâtrer au silence. Peut-être aussi réussiriez-vous : une personne de mon caractère peut , continuat-elle , devenir sensible , & même plus qu'une autre. Non , vous ne m'aimeriez pas , m'écriai-je. Nous nous éloignons , dit-elle ; & je ne vois pas pourquoi il est question de moi dans tout ceci. Vous éludez ce que je demande avec plus d'adresse que je ne vous en croyois ; mais pour suivre ce propos , puisqu'enfin il est jetté , que vous importeroit que je ne vous aimasse pas ? On ne doit souhaiter d'inspirer de l'amour qu'à quelqu'un pour qui l'on en a pris , & je ne vous soupçonne point du tout d'être avec moi dans ce cas là ;

du moins , je ne le voudrois pas. Je voudrois bien aussi , Madame , répondis-je , que cela ne fût pas ; & je sens , à la peur étrange que vous en avez , combien vous me rendriez malheureux. Non , ce n'est pas que j'en aie peur ; craindre de vous voir amoureux , seroit avouer à demi que vous pourriez me rendre sensible : l'amant que l'on redoute le plus , est toujours celui que l'on est le plus près d'aimer ; & je serois bien fâchée que vous me crussiez si craintive avec vous. Ce n'est pas non plus ce dont je me flatte , répondis-je : mais , enfin , si je vous aimois , que feriez-vous donc ? Je ne crois pas , reprit-elle , que sur une supposition vous ayez attendu une réponse positive. Oserois-je donc , Madame , vous dire que je ne suppose rien ?

A cette déclaration si précise de l'état de mon cœur , Madame de Lursay soupira , rougit , tourna languissamment les yeux sur moi , les y fixa quelque temps , les baissa sur son éventail , & se tut.

Pendant ce silence , mon cœur étoit agité de mille mouvements. L'effort que j'avois fait sur moi , m'avoit presque

accablé, & la crainte de ne pas recevoir une réponse favorable m'empêchoit de la presser. Cependant, j'avois parlé, & je ne voulois pas en perdre le fruit.

N'avez-vous plus rien à me conseiller, Madame? lui dis je à demi-mort de peur; ne me direz vous pas ce que je dois attendre de mon choix? Serez-vous assez cruelle, après toutes les bontés que vous m'avez marquées, pour me refuser votre secours dans la chose la plus importante de ma vie?

Si vous ne demandez qu'un conseil, repartit-elle, je puis vous le donner; mais, si ce que vous venez de me dire, est vrai, peut-être ne vous satisfera-t-il pas. Doutez-vous, repris-je, de ma sincérité? Pour vous-même, répondit-elle, je le voudrois; plus vos sentimens seront vrais, plus ils vous rendront malheureux. Car enfin, Meilcour, vous devez sentir que je ne puis pas y répondre. Vous êtes jeune, & ce qui, pour beaucoup d'autres femmes, ne seroit en vous qu'une qualité de plus, fera pour moi une raison perpétuelle, quand vous m'inspireriez le goût le plus vif, de n'y céder jamais. Ou vous ne

m'aimeriez pas assez, ou vous m'aimeriez trop; l'un & l'autre seroient également funestes pour moi.

Dans la première de ces situations; j'aurois à effuyer vos bizarreries, vos caprices, vos hauteurs, vos infidélités, tous les tourmens enfin qu'un amour malheureux traîne à sa suite; & dans l'autre, je vous verrois vous livrer trop à votre ardeur, & sans ménagement, sans conduite, me perdre par votre amour même. Une passion est toujours un malheur pour une femme: mais pour moi, ce seroit un ridicule, & je ne me consolerois jamais de me l'être attiré. Pensez-vous, Madame, répondis-je, que je ne prisse pas tous les soins.... Je vous entends, interrompit-elle. Je fais que vous allez me promettre toute la circonspection possible: je suis même certaine que vous vous en croyez capable; mais, moins vous êtes accoutumé à aimer, moins vous aimeriez d'une façon convenable: jamais vous ne sauriez contraindre, ni vos yeux, ni vos discours; ou par votre contrainte même trop avancée, & jamais ménagée avec art, vous feriez connoître tout ce que vous voudriez cacher. Ainsi, Meilcour, ce que je vous conseille,

c'est de ne plus penser à moi. Je sens avec douleur que vous allez me haïr : mais, je me flatte que ce ne sera pas long-temps, & qu'un jour vous me ferez gré de ma franchise. Ne voulez-vous pas rester mon ami ? ajouta-t-elle, en me tendant la main. Ah ! Madame, lui dis-je, vous me désespérez : jamais on n'a aimé avec plus d'ardeur ; il n'est rien que je ne fisse pour vous plaire, point d'épreuves auxquelles je ne me soumisse. Vous ne prévoyez tant de malheurs, que parce que vous ne m'aimez pas. Mais non, dit-elle, n'allez pas croire cela ; je vous dirai plus, car vous me trouverez toujours sincère : vous moins jeune, ou moi moins raisonnable, je sens que je vous aimerois beaucoup ; mais je dis beaucoup : au reste, ne m'en demandez pas davantage. Dans l'état tranquille où je suis, je ne fais ce qu'est mon cœur ; le temps seul peut en décider, & peut-être après tout qu'il ne décidera rien. Madame de Lurfay, après ces paroles, me quitta brusquement ; & se rapprochant de la compagnie, m'ôta l'espérance de continuer l'entretien. J'avois si peu d'usage du monde, que je crus l'avoir fâchée véritablement. Je ne savois pas qu'une femme

fuit rarement une conversation amoureuse avec quelqu'un qu'elle veut engager ; & que celle, qui a le plus d'envie de se rendre, montre du moins dans le premier entretien quelque forte de vertu. On ne pouvoit pas résister plus mollement qu'elle venoit de faire ; cependant, je crus que je ne la vaincrois jamais : je me repentis de lui avoir parlé, je lui voulus mal de m'y avoir engagé, je la haïs quelques instans. Je formai même le projet de ne lui plus parler de mon amour, & d'agir avec elle si froidement, qu'elle ne pût plus me soupçonner d'en avoir.

Pendant que je me faisois ces désagréables idées, Madame de Lurfay se félicitoit d'avoir assez pris sur elle pour me dissimuler combien elle étoit contente : une joie douce éclatoit dans ses yeux ; tout, à quelqu'un plus instruit que moi, lui auroit appris combien il étoit aimé ; mais, tous les regards tendres qu'elle m'adressoit, ses souris, me paroïssent de nouvelles insultes, & me confirmoient de plus en plus dans ma dernière résolution.

J'étois toujours resté à la même place : elle revint m'y chercher, & m'excita à parler sur différents sujets. L'air

sombre avec lequel je lui répondois ; & le soin que je prenois d'éviter ses yeux, furent pour elle une assurance de plus que je ne l'avois pas trompée ; mais, quelque chose qu'elle en pût croire, elle vouloit établir son empire, & tourmenter mon cœur, avant de le rendre heureux.

Toute la soirée se passa de sa part avec les mêmes attentions pour moi : elle sembloit avoir oublié ce que je lui avois dit ; & cet air détaché qu'elle affectoit, me plongeoit encore dans un plus violent chagrin. En me quittant, elle me railla sur ma tristesse ; &, quòiqu'elle le fit sans aigreur, je m'offensai sérieusement.

Le commencement de cette aventure plaisoit autant à Madame de Lurfay, qu'il me caufoit de peine. En s'attachant à un homme de mon âge, elle decidoit le sien : mais, ce n'étoit rien pour elle, sans doute, qu'un ridicule de plus ; & ce ne lui étoit pas peu de chose, qu'un amant qui sur-tout n'avoit encore appartenu à personne. Elle n'étoit pas vieille encore, mais elle sentoit qu'elle alloit vieillir ; & pour des femmes dans cette situation, il n'est point de conquêtes à mépriser.

Eh quoi de plus flatteur pour elles que la tendresse d'un jeune homme, dont les transports leur rendent leurs premiers plaisirs, & justifient l'estime qu'elles font encore de leurs charmes ? Qui croit que la personne qui reçoit ses vœux, étoit en effet la seule qui pût ne les pas mépriser, qui ajoute la reconnaissance à la passion, tremble au moindre caprice, & ne voit pas les défauts les plus choquants de figure, & du caractère, soit parce qu'il est privé de la ressource de la comparaison, soit parce que son amour-propre perdrait à moins estimer sa conquête. Avec un homme déjà formé, une femme, telle qu'elle puisse être, a toujours moins de ressources : il a plus de desirs que de passion, plus de coquetterie que de sentiment, plus de finesse que de naturel, trop d'expérience pour être crédule, trop d'occasions de dissipation & d'inconstance pour être uniquement & vivement attaché : il fait, en un mot, l'amour avec plus de décence, mais il aime moins.

Quelques défauts que Madame de Lurfay trouvât dans la façon d'aimer d'un jeune homme, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût aussi effrayée qu'elle me

l'avoit dit. Quand en effet les inconveniens qu'elle craignoit, auroient été réels, elle ne m'en auroit pas moins aimé, & si j'avois eu assez d'adresse pour lui faire craindre mon changement, il n'est pas douteux que son respect excessif pour les bienféances n'eût cédé à la crainte qu'elle auroit eue de me perdre.

Ce n'est pas, du moins j'ai eu lieu de le croire, qu'elle voulût retarder longtemps l'aveu de sa foiblesse; huit jours pour cet article seulement suffisoient à sa vertu, d'autant plus qu'elle étoit persuadée que mon peu d'expérience ne me laisseroit profiter de ses bontés que quand elle le jugeroit à propos. L'amour qu'elle avoit pour moi, l'engageoit à ce manège; elle vouloit, s'il étoit possible, que ma tendresse pour elle ne fût pas une affaire de peu de jours & moins aimé, j'aurois trouvé moins de résistance. Son cœur étoit alors tendre & délicat: selon ce que dans la suite j'en ai appris, il ne l'avoit pas toujours été; & sans être prise pour moi d'une ardeur bien sincère, il ne me paroîtroit pas surprenant qu'elle eût changé de système.

Une femme, quand elle est jeune, est plus sensible au plaisir d'inspirer des

passions, qu'à celui d'en prendre: ce qu'elle appelle tendresse, n'est le plus souvent qu'un goût vif, qui la détermine plus promptement que l'amour même, l'amuse pendant quelque temps, & s'éteint sans qu'elle le sente, ou le regrette: le mérite de s'attacher un amant pour toujours, ne vaut pas à ses yeux celui d'en enchaîner plusieurs: plutôt suspendue que fixée, toujours livrée au caprice, elle songe moins à l'objet qui la possède, qu'à celui qu'elle voudroit qui la possédât; elle attend toujours le plaisir, & n'en donne jamais: elle se donne un amant, moins parce qu'elle se trouve aimable, que pour prouver qu'elle l'est; souvent elle ne connoît pas mieux celui qu'elle quitte, que celui qui lui succède; peut-être si elle avoit pu le garder plus long-temps, l'auroit-elle aimé; mais est-ce sa faute si elle est infidelle? Une jolie femme dépend bien moins d'elle-même, que des circonstances; & par malheur ils s'en trouvent tant, de si peu prévues, de si pressantes, qu'il n'y a point à s'étonner si, après plusieurs aventures, elle n'a connu ni l'amour, ni son cœur.

Est-elle parvenue à cette âge où ses charmes commencent à décroître, où

les hommes indifférens pour elle lui annoncent par leur froideur que bientôt ils ne la verront qu'avec dégoût, elle songe à prévenir la solitude qui l'attend. Sûre autrefois qu'en changeant d'amants, elle ne changeoit que de plaisirs; trop heureuse alors de conserver le seul qu'elle possède; ce que lui a coûté sa conquête, la lui rend précieuse. Constante par la perte qu'elle feroit à ne l'être pas, son cœur peu à peu s'accoutume au sentiment. Forcée par la bienséance d'éviter tout ce qui aidoit à la dissiper, & à la corrompre, elle a besoin, pour ne pas tomber dans la langueur de se livrer toute entiere à l'amour, qui, n'étant dans sa vie passée qu'une occupation momentanée & confondue avec mille autres, devient alors son unique ressource: elle s'y attache avec fureur; & ce qu'on croit la dernière fantaisie d'une femme, est bien souvent sa première passion.

Telles étoient les dispositions de Madame de Lurfay, lorsqu'elle forma le dessein de s'attacher à elle. Depuis son veuvage & sa réforme, le public qui, pour n'être pas toujours bien instruit, n'en parle pas moins, lui avoit donné des amans que peut-être elle n'avoit

pas eus: ma conquête flattoit son orgueil; & il lui parut raisonnable, puisque sa sagesse ne la fauvoit de rien, de se dédommager, par le plaisir, de la mauvaise opinion qu'on avoit d'elle.

Tout ce que j'avois fait dans cette journée me fournissoit des sujets de réflexion pour ma nuit; je l'employai presque toute entiere, tantôt à rêver aux moyens de rendre Madame de Lurfay sensible, tantôt à m'encourager à ne plus penser à elle: sans doute, elle se fit des idées plus gaies. Elle comptoit me voir tendre, soumis, empressé, chercher à vaincre sa rigueur, il étoit naturel qu'elle s'y attendît; mais elle avoit à faire à quelqu'un qui ne connoissoit pas les usages.

J'allai cependant chez elle le lendemain, mais tard, & à l'heure où je savois qu'elle n'y seroit pas, ou que j'y trouverois beaucoup de monde. Elle avoit apparemment compté plutôt sur ma présence, & elle me reçut d'un air froid & piqué: loin que j'en pénétrasse la cause, je l'attribuai à son indifférence pour moi.

J'avois changé de couleur en la voyant; mais toujours résolu à lui cacher l'état de mon cœur, je me remis assez facile-

46 *Les Egaremens du Cœur*
ment, & pris un air moins embarrassé : j'eus même assez de pouvoir sur moi, pour lui parler sans ce trouble qui agite près de ce qu'on aime ; mais, quelle froideur que je tâchasse d'affecter, elle n'en fut pas long-temps la dupe ; & pour s'éclaircir, elle n'eut besoin que de me regarder fixement. Je ne pus supporter ses yeux ; ce seul regard lui développa tout mon cœur. Elle me proposa de jouer, & pendant qu'on arrangeoit les cartes : Vous êtes, me dit-elle en souriant, un amant singulier, & si vous voulez que je juge de votre amour par vos empressemens, vous ne prétendez pas sans doute que j'en prenne bonne opinion. L'unique de tous mes vœux, repris je, seroit que vous crussiez que je vous aime ; & ce n'est pas vous en donner une mauvaise preuve, de m'offrir à vos yeux le plus tard qu'il m'est possible. Cette politique est singulière, reprit-elle ; & si quelquefois vous péchez un peu par le jugement, on peut dire que l'imagination vous en dédommage. Mais qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air froid dont vous m'accablez ? Savez-vous bien que votre taciturnité me fait peur ? Mais, à propos, m'aimez-vous toujours bien ? Je crois que non.

& de l'Esprit. 47
Ce pauvre Meilcour ! N'allez pas au moins changer pour moi : vous me mettriez au désespoir. Je pense, à la mine que vous me faites, que vous n'en croyez rien : nous devrions cependant être assez joliment ensemble. En est-ce assez, Madame, répondis-je ; & devriez-vous ajouter, à la façon dont vous recevez mes soins, des discours qui me tuent ? Oui, reprit-elle, en me regardant le plus tendrement du monde, oui, Meilcour, vous avez raison de vous plaindre : je ne vous traite pas bien ; mais, ce reste de fierté doit-il vous déplaire ? Ne croyez-vous pas combien il m'en coûte pour le prendre ? Ah ! si je m'en croyois, combien ne vous dirois-je pas que je vous aime ! Que je suis fâchée de n'avoir pas su plutôt que vous vouliez qu'on vous prévînt ! Au hasard de tout ce qui auroit pu en arriver, vous ne m'auriez point parlé le premier ; vous n'auriez fait que me répondre.

J'ai, depuis, senti toute l'adresse de Madame de Lursay, & le plaisir que lui donnoit mon ignorance : tous ces discours, qu'elle n'auroit pu tenir à un autre, sans qu'ils eussent tiré pour elle à une extrême conséquence ; ces aveux qu'elle faisoit de ses vrais sentimens, loin de les

comprendre, me jetterent dans le plus cruel embarras. Je ne lui répondis rien: & sûr qu'elle me faisoit la plus sanglante des railleries, je ne m'en déterminai que plus à rompre d'aussi cruelles chaînes. En vérité, continua-t-elle, en voyant mon air sombre, si vous refusez plus long-temps de me croire, je ne vous répons pas que je ne vous donne demain un rendez-vous: n'en seriez-vous pas bien embarrassé? Au nom de vous-même, Madame, lui dis-je, épargnez moi: l'état où vous me mettez, est affreux. . . . Je ne vous dirai donc plus que je vous aime, interrompit-elle: vous me privez là cependant d'un grand plaisir.

Je me tins trop heureux que le monde qui étoit dans l'appartement, l'empêchât de pousser plus loin cette conversation. Nous nous mîmes au jeu.

Pendant toute la partie, Madame de Lursay, plus sensible qu'elle ne le croyoit sans doute, emportée par son amour, m'en donna toutes les marques les plus fortes. Il sembloit que sa prudence l'abandonnât, qu'il n'y eût plus rien pour elle que le plaisir de m'aimer & de me le dire, & qu'elle prévît combien, pour m'attacher à elle, j'avois besoin d'être rassuré:

rassuré: mais tout ce qu'elle faisoit, n'étoit rien pour moi, & elle ne pouvoit pas encore se résoudre à m'avouer sérieusement qu'elle répondoit à mes desirs. Peu sûre même dans ses démarches, c'étoit un mélange perpétuel de tendresse & de sévérité. Elle paroissoit ne céder que pour s'opiniâtrer à combattre. Si elle croyoit m'avoir disposé par ses discours à quelque sorte d'espérance, attentive à me la faire perdre, elle reprenoit sur le champ cet air qui m'avoit fait trembler tant de fois, & m'ôtoit par-là jusqu'à la triste ressource de l'incertitude.

Toute la soirée se passa dans ce manège, & comme son dernier caprice ne me fut pas favorable, je me retirai chez moi persuadé que j'étois haï, & préparé à me chercher un autre engagement. J'employai presque toute la nuit à repasser dans mon esprit les femmes auxquelles je pouvois m'attacher: ce soin me fut inutile, & je trouvai, après la plus exacte recherche, qu'aucune ne me plaisoit autant que Madame de Lursay. Moins j'avois d'usage de l'amour, plus je m'en croyois pénétré, & je me regardois comme destiné au rigoureux tourment d'aimer sans espoir de plaire, ni de pou-

50 *Les Egaremens du Cœur*
voir jamais changer. A force de me persuader que j'étois l'homme du monde le plus amoureux, je sentoisi tous les mouvemens d'une passion avec autant de violence que si en effet je les éprouvois. Toutes les résolutions que j'avois formées de ne plus voir Madame de Lursay, s'étoient évanouies, & avoient fait place au retour le plus vif. De quoi puis-je me plaindre, disois je à moi-même ? Ses rigueurs ont-elles droit de me surprendre ? M'étois-je attendu à me trouver aimé, & n'est-ce point à mes soins à me procurer cet avantage ? Quel bonheur pour moi, si je puis un jour la rendre sensible ! Plus elle m'oppose d'obstacles, plus ma gloire sera grande. Un cœur, du prix dont est le sien, peut-il trop s'acheter ? Je finis par cette idée, & je la trouvai le lendemain. Il sembloit qu'elle se fût accrûe par les illusions de la nuit.

J'allai chez Madame de Lursay le plutôt qu'il me fut possible l'après-dîner, & déterminé à lui jurer que je l'adorois, & à me soumettre à ce qu'il lui plairoit d'ordonner de mon sort. Malheureusement pour elle, je ne la trouvai pas : mon chagrin fut extrême ; &, ne sachant que devenir, j'allai, en attendant

l'heure de l'opéra, faire quelques visites, où je portai tout l'ennui qui m'accabloit.

J'étois de si mauvaise humeur en arrivant à l'opéra, où d'ailleurs je trouvais assez peu de monde, que, pour n'être pas distrait de la rêverie dans laquelle j'étois plongé, je me fis ouvrir une loge, plutôt que de me mettre dans les balcons où je n'aurois pas été tranquille. J'attendois sans impatience & sans desirs que le spectacle commençât. Tout entier à Madame de Lursay, je ne m'occupois que du chagrin d'être privé de sa présence, lorsqu'une loge s'ouvrit à côté de la mienne. Curieux de voir les personnes qui l'alloient occuper, j'y portai mes regards ; & l'objet qui s'y offrit les fixa. Qu'on se figure tout ce que la beauté la plus régulière a de plus noble, tout ce que les graces ont de plus séduisant, en un mot, tout ce que la jeunesse peut répandre de fraîcheur & d'éclat, à peine pourra-t-on se faire une idée de la personne que je voudrois dépeindre. Je ne fais quel mouvement singulier & subit m'agita à cette vue : frappé de tant de beautés, je demeurai comme anéanti. Ma surprise alloit jusques au transport. Je sentis dans mon cœur un

52 *Les Egaremens du Cœur*
désordre qui se répandit sur tous mes sens : loin qu'il se calmât, il redoubla par l'examen secret que je faisois de ses charmes. Elle étoit mise simplement, mais avec noblesse. Elle n'avoit pas en effet besoin de parure ; en étoit-il de si brillante qu'elle ne l'eût embellie ? Sa physionomie étoit douce & réservée ; le sentiment & l'esprit paroissoient briller dans ses yeux. Cette personne me parut extrêmement jeune ; & je crus, à la surprise des spectateurs, qu'elle ne paroissoit en public que de ce jour-là : j'en eus involontairement un mouvement de joie, & j'aurois souhaité qu'elle n'eût jamais été connue que de moi. Deux dames, mises du plus grand air, étoient avec elle ; nouvelle surprise pour moi de ne les pas connoître, mais elle m'arrêta peu. Uniquement occupé de ma belle inconnue, je ne cessois de la regarder, que quand par hasard elle jettoit ses yeux sur quelqu'un. Les miens se portoit aussitôt sur l'objet qu'elle avoit paru vouloir chercher : si elle s'y arrêtoit un peu de temps, & que ce fût un jeune homme, je croyois qu'un amant seul pouvoit la rendre si attentive. Sans pénétrer le motif qui me faisoit agir, je conduisois, j'interprétois ses re-

& de l'Esprit. 53
gards ; je cherchois à lire dans ses moindres mouvemens. Tant d'opiniâtreté à ne la pas perdre de vue, me fit enfin remarquer d'elle ; elle me regarda à son tour ; je la fixois sans le savoir ; & dans le charme qui m'entraînoit malgré moi-même, je ne fais ce que mes yeux lui dirent, mais elle détourna les siens en rougissant un peu. Quelque transporté que je fusse, je craignois de lui paroître trop hardi, & sans croire encore que j'eusse formé le dessein de lui plaire, j'aimai mieux me contraindre que de lui donner mauvaise opinion de moi. Il y avoit une heure au moins que je l'admirois, lorsqu'un de mes amis entra dans ma loge. Les idées qui m'occupoient, m'étoient déjà si chères, que ce fut avec douleur que je sentis qu'elles alloient être distraites ; & je doute que j'eusse répondu à mon ami, si ma belle inconnue n'eût fait d'abord le sujet de la conversation. Il ignoroit comme moi qui elle étoit : nous formâmes ensemble plusieurs conjectures, dont aucune ne nous éclaircit. C'étoit un de ces étourdis brillans, familiers avec insolence, il vantoit si haut les charmes de l'inconnue, & la regardoit avec si peu de ménagement & tant de fatuité, que j'en